

Jacques Ferron et le pays incertain

Yves Taschereau

Number 15, June 1974

Jacques Ferron

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56889ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Taschereau, Y. (1974). Jacques Ferron et le pays incertain. *Québec français*, (15), 21–22.

JACQUES FERRON

ET LE PAYS INCERTAIN



JACQUES DUMOUCHEL

- **Vous dites avoir joué votre vie sur plusieurs cartes ?**

J.F. — C'est la preuve que je suis un type mineur, n'est-ce pas ? Si j'étais comme les vrais joueurs, comme Lévy-Beaulieu, je ne jouerais que sur une carte... Moi, j'ai joué bien des cartes. Je me considère comme un écrivain mineur utile. J'ai trouvé des petites choses, je ne les ai pas exploitées; je me situe parmi les bons mineurs.

- **Parlons de politique pour commencer. C'est une des cartes, justement, sur lesquelles vous avez joué.**

J.F. — La politique, ça évolue. Surtout quand tu n'engages que toi-même; parce que j'ai toujours été très indépendant et je n'ai fait de la politique qu'avec des femmes. Mais je me suis senti très libre pour évoluer avec la politique. L'histoire des Rose, s'il y a des erreurs tactiques, tu le dis sur le moment et tu te trouves isolé du coup.

- **Et vis-à-vis du P. Q. ?**

J.F. — J'ai toujours été très fidèle à l'esprit du P. Q., mais on se méfie de moi. Ce qui fait mon affaire, je me sens plus libre. Et puis d'ailleurs, je considère que 30% du vote, dans la situation actuelle, c'est un plafond. Il faut modifier la situation et surtout il faut négocier avec l'entourage. Et là, on ne sait pas avec qui négocier: si c'est avec les Etats-Unis ou si c'est avec l'Ontario. Parce qu'il y a un antagonisme anglo-américain qui a toujours existé; mais ça n'en reste pas moins une histoire de famille: dès que vous voulez vous appuyer sur l'un, tout de suite, ils se réunissent. Vous avez l'air d'un intrus. On ne trouve pas d'alibi et c'est très nécessaire si vous voulez un changement au Québec, d'avoir l'approbation, d'en vendre l'idée à ceux que ça pourrait déranger.

- **Quand vous dites que c'est un plafond qu'il faudrait modifier, est-ce que vous pensez que la violence serait nécessaire ?**

J.F. — La violence, on a vu qu'on s'en était surtout servi contre nous et je crois que si on fait toute l'histoire du F.L.Q. c'est une drôle d'affaire qui est louche d'un bout à l'autre. Et c'est même une expérience presque académique qui a intéressé les universités américaines, les sociologues. Créer une violence artificielle dans l'évolution d'un peuple en voie de changement et voir quels

en seraient les effets. Enfin, le projet Camelot qui devait être appliqué au Chili a été en partie simulé au milieu d'un peuple. Je dois avoir des notes sur ça. Mais je pense que les historiens commencent à s'en occuper.

- **Est-ce que vous seriez toujours prêt à donner votre vie pour un petit spasme à la Chénier, comme vous avez dit dans *Liberté en 61* ?**

J.F. — La situation s'est bien modifiée. Et ceux qui l'ont connu, ce spasme-là, ce n'est pas moi, ce sont les jeunes gens. Alors on est peut-être passé assez rapidement de ce que l'on a appelé une révolution tranquille à une contre-révolution tranquille. Je pense que la répression a commencé en 68, d'une façon bien claire. Mais dès 63, avec le terrorisme c'était à deux tranchants. On peut voir ça dans les mots avec l'apparition du mot «effelquois» calqué sur «québécois» parce que nous avons changé d'identité. Là des Canadiens sont devenus des Québécois. Ça été long et difficile. Dès qu'arrivent les premières petites bombes, le terrorisme, qui n'est pas du tout dans le style canadien, dans le style québécois, on trouve le mot «effelquois», qui correspond à «québécois». Et ça, on peut en préciser la date de parution. Ça été dans le journal *Combat* en 63, et le journal *Combat* est un journal du parti communiste, qui n'existe plus. Et ce journal sert d'officine de police de même que le parti communiste. Et ensuite, après 70, est apparu «felquiste», calqué sur «péquiste».

- **Avec tout cela, pensez-vous que nous passerons du «pays incertain» au pays, à un moment donné ?**

J.F. — Nous sommes solidaires d'une lutte qui dure depuis très longtemps et ce n'est pas honnête de passer du plus faible au plus fort. Il faut continuer la lutte. Mais je n'ai pas l'impression que la lutte soit extrêmement tragique, parce qu'après tout, il nous reste toujours la solution de devenir anglais; et l'anglais est une langue sérieuse, la littérature anglaise est une littérature sérieuse. Mais il faut prendre une décision. Cela fait assez longtemps que je le dis. Je me suis chicané avec Pierre-Elliott quand Pierre-Elliott semblait n'importe qui. L'impossibilité du bilinguisme, de deux langues concrètes qui ne peuvent pas se compléter.

Ce qui est grave, ce n'est pas qu'un monsieur Tasche-reau parle anglais; ce qui est grave, c'est que le peuple perde le génie de la langue française. À ce moment-là, ça devient comme en Nouvelle-Angleterre. C'est à ce moment-là que le joul est ambivalent. Le joul peut être une façon pour nous de revenir au français. Mais très peu de personnes écrivent bien le joul. C'est très difficile à écrire. Et ce qui m'a fâché contre Lévy-Beaulieu, c'est qu'il a mal écrit le joul. Il y a Gérald Godin qui a bien écrit le joul. Avec ses poèmes, ses *Cantouques*, tu te rapproches d'une langue qui fait penser à du Villon. Et il faut le savoir, notre français est un français qui nous vient de la première partie du XVIIe siècle, avant les grammaires.

Et c'est ce qui me porte à croire que l'analyse de Barthes, par exemple, ne nous convient pas du tout, parce que nous ne sommes pas des bourgeois. Et que nous entretenons avec le français des rapports qui ne sont pas les mêmes que les Français de France.

- **Pourquoi votre français reste-t-il toujours éloigné du joul ?**

J.F. — C'est parce que je me suis rendu compte d'un phénomène: de l'effort extraordinaire qu'il a fallu pour rester français. J'ai toujours vécu dans le milieu populaire, en Gaspésie aussi, et les gens ne me font pas reproche d'essayer de bien parler; au contraire ça leur

fait plaisir. Et j'ai souvent entendu dire par exemple que lorsque le beau-père de Pierre Maheu-Théberge s'est présenté ici dans le comté, il a dit: «Faites-vous-en pas, appelez-moi Théberge». Ça représente un mépris pour un peuple qui voudrait bien parler.

● **Est-ce qu'il y aurait autre chose au niveau de la politique qui vous semblerait important?**

J.F. — Oui, il y a des choses très importantes. Il y a une espèce de mutation qui se fait dans le monde et que nous subissons, comme tous les peuples de la terre. Nous sommes un peuple, nous ne nous nourrissons pas, nous ne nous chauffons pas; nous aurions l'air intelligent de faire une indépendance où on nous ferait mourir de «fret» au premier hiver venu. Et des choses qui me fâchent justement de la part des habitants de la ville de Québec, c'est leur lutte pour la rivière Jacques-Cartier. Dès qu'on veut faire quelque chose pour développer notre électricité, on a des difficultés. Ils ont découvert le mot «écologie» à Québec; ils ne savaient pas ce que ça voulait dire. Comme ils ne connaissaient pas l'existence de la rivière Jacques-Cartier; c'est à pic comme tout. Ils se seraient cassé les jambes comme des vaches.

D'ailleurs vous savez que les grandes compagnies qui fabriquent des autos, qui misent sur le pétrole, ont saboté tous les petits moyens de transport par électricité qui faisaient, par exemple, qu'on pouvait aller vers une banlieue par train très rapidement. On a remplacé le train par les autobus. Si on pouvait faire passer le pétrole dans le métro, on le ferait.

● **Comment êtes-vous perçu par vos confrères avec toutes les choses que vous dites sur la médecine?**

J.F. — Pour commencer, je peux très facilement ne pas les fréquenter parce que j'ai été formé à Québec et qu'eux ils sont de Montréal. Il y a des médecins que j'aime bien.

A St-Jean-de-Dieu, j'ai eu l'oligophrénie, c'est-à-dire des crétins, des idiots. Ça représentait quand même 350 personnes. J'ai fait sauter les psychiatres après 6 mois et je faisais un service social avec quelques résultats. Et puis, tout n'est pas pur dans les hôpitaux. En principe, un hôpital n'a jamais tort et c'est extraordinaire ce que les hôpitaux peuvent sortir pour cacher leurs erreurs...

● **Et quand vous êtes parti?**

J.F. — Il y a eu de nombreux départs et après on a assisté au retour de la psycho-chirurgie. C'est extrêmement dangereux.

Avec les moyens que nous avons, nous pourrions avoir toute une partie de la population qu'on pourrait faire fonctionner par un bouton, ce qui représente un crime de déshumanité. J'ai fait beaucoup de petites guerres sur des points très précis; c'est là que je vous dis que j'ai fait l'escarmouche; je n'ai jamais fait de bataille rangée, mais j'ai eu de l'efficacité.

● **On a parlé de la politique, de la médecine. Est-ce qu'on peut dire que la littérature, finalement, de toutes les cartes que vous avez jouées, est devenue avec le temps la plus importante?**

J.F. — La politique je me suis toujours refusé à en faire. J'ai eu des avantages en particulier, à faire mon collègue classique à Montréal et non à Québec. J'étais dans une classe un après Pierre-Elliott. J'ai appris les arts dans Alain, ce qui n'était pas mal pour l'époque. Et j'ai appris ce que l'on désigne sous le nom de refus de pouvoir une société qui sera libre en autant que les gens qualifiés, capables de survivre par eux-mêmes, refusent d'exer-

cer le pouvoir. Parce que dès que tu exerces le pouvoir, tu dois expliquer.

J'ai rencontré hier un type très intelligent, qui s'appelle Marc Lalonde. Cet homme intelligent en est réduit à défendre une politique qui n'est pas la sienne, mais qui est celle de son parti. Tandis qu'un écrivain est un homme seul qui peut dire ce qui lui plaît à ses dépens, qui peut évoluer très rapidement, qui peut se dévirer très rapidement.

● **Dans plusieurs de vos romans depuis *Le Ciel de Québec*, on dirait que vous vous tournez de plus en plus vers le passé.**

J.F. — Justement, l'Honorable Lalonde note que les générations se succèdent avec de plus en plus de rapidité, et actuellement, nous avons des générations de 5 ans. Alors ça fait toute une série de brisures qui ne conviennent pas du tout à ce qu'on peut appeler la littérature. Et les jeunes gens, m'a-t-il semblé, sont tellement ignorants de ce qui s'est passé auparavant, qu'ils situent leur temps dans l'avenir. Mais c'est assez difficile de baser le présent sur l'anticipation; on peut faire toutes sortes de gaffes, de niaiseries...

● **C'est donc une entreprise pour retrouver nos racines?**

J.F. — Je ne crois pas à l'existence d'un seul livre, je crois à l'existence d'une littérature, et en somme, la Bible n'est pas finie, elle se continue. Pour que ça continue, il faut connaître ce qui s'est fait auparavant.

● **Dans un autre ordre d'idées quand, dans vos romans ou dans vos pièces, il est question d'amour il y a toujours comme une espèce de distance un peu ironique. Est-ce que je me trompe?**

J.F. — Je me suis servi de l'érotisme assez rarement. Je m'en suis servi comme moyen de nationaliser Frank Scott parce qu'on n'a pas d'autre moyen. C'est un certificat de nationalisation. Actuellement, ou en fait une fausse valeur; ce qui fait qu'avec la sur-consommation tout le monde est en train de se trouver impuissant.

Si vous prenez *Les Confitures de Coings*, ça peut être considéré comme une histoire d'amour. L'histoire d'un homme qui ne dispose pas de son âme, qui vit à même l'âme de sa femme. Il retrouve son âme et puis se trouve à rendre sa femme complètement radieuse à la fin. Ce qu'on n'a jamais vu dans un roman. C'est peut-être assez imperceptible mais je pense que c'est une histoire d'amour.

● **Pourquoi avoir transformé *La nuit*?**

J.F. — Je l'ai changé parce que, dès la première phrase, il y avait ceci: «Je n'ai jamais pensé que j'étais un imbécile; j'en avais quand même le salaire». Or, à mon avis, le salaire ne détermine pas du tout le degré d'intelligence et ça me paraissait une phrase honteuse. J'ai tout recommencé à cause de ça.

Dans *Papa Boss*, je m'étais rendu compte que j'avais dépassé la fin; alors j'ai amputé. Il paraît que la traduction espagnole a été brûlée à Santiago mais je n'en suis pas sûr. Parce que je ne suis absolument pas sûr de tout.

● **Dans un texte comme *Les Salicaires*, vous parlez de fatigue de vivre. Est-ce un testament?**

J.F. — Eh bien! je suis rendu un peu au bout de ma corde. Il faut, si j'écris quelque chose, que je me renouvelle complètement. Il faut que je disparaisse de mon oeuvre. J'y devenais de plus en plus présent.

Propos recueillis
par YVES TASCHEREAU